



## Quand la classe parle, non sans lutte

Benoît Lambert dirige, depuis janvier 2013, le Théâtre Dijon Bourgogne - Centre dramatique national. Il présente en ce moment sa mise en scène de la comédie en trois actes de Marivaux le *Jeu de l'amour et du hasard* (1730) à l'Aquarium. Fondée sur un double subterfuge, la pièce, modèle canonique d'un époustouflant jeu de rôle, jette ses personnages dans un imbroglio amoureux, résolu in fine par deux unions socialement logiques, suivant les ressorts de ce que le poète Michel Deguy qualifie, chez notre auteur, de « machine matrimoniale ». Silvia, fille de M. Orgon, ignorant que Dorante a agi de même en prenant l'état de Bourguignon-Arlequin, son valet, fait mine d'être sa femme de chambre Lisette, celle-ci endossant le costume de sa maîtresse... Silvia et Dorante, travestis en domestiques, se reconnaîtront donc dans l'amour vrai, tout comme leurs subalternes, car on ne peut manquer à sa classe, qui parle non sans lutte...

De la plus parfaite escrime dans la langue du XVIIIe, si claire et vive - le désir n'existe que par elle - quatre jeunes comédiens (Rosalie Comby, Edith Mailaender, Malo Martin et Antoine Vincenot) donnent une version allègre et souple, non sans ce soupçon d'humeur sombre propre aux personnages de Marivaux, dont Giraudoux notait justement que « leur fantaisie ne doit pas nous tromper ». Cela se joue dans une scénographie qui envisage les Lumières, celles-ci également dues, en jouant sur les mots, à Antoine Franchet, qui a planté des arbres côté jardin, c'est la nature, et installe, côté cour, un petit cabinet de curiosités cher à M. Orgon, père noble un tant soit peu farceur (Robert Angebaud), et à son fils aîné Mario (Etienne Grebot), sacrement taquin, qui ne ménage pas sa soeur Silvia. C'est que nous sommes dans le registre de l'expérimentation humaine. Marivaux y excella.

Dans cette réalisation, qui s'appuie sur une réflexion dramaturgique manifestement poussée, la visée intellectuelle ne mutile en rien les figures imaginées par Marivaux, ici habitant des corps jeunes fièrement présents, sans perruques ni poussières académiques. Patrice Chéreau, jadis, avait ouvert la voie avec la *Dispute* et la *Fausse Suivante*. Ainsi interprété, le théâtre de Marivaux retrouve sa fraîcheur initiale sans afféterie. La preuve en est à la fin l'enthousiasme de lycéens, l'autre soir, au spectacle d'une œuvre qui ne connut que quatorze représentations du vivant de son auteur.

Jean-Pierre Léonardin

15 octobre 2018